

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LVI. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794



LETTRE LVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Dimanche matin, 26 de Mars.

Que les louanges ont de douceur, dans la bouche d'une amie ! Soit qu'on se flatte ou non de les mériter, il est extrêmement agréable de se voir si bien dans l'esprit de ceux dont on ambitionne la faveur & l'estime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : si elle ne se croit pas déjà digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle se hâte d'acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu'on s'aperçoive de l'erreur ; autant pour se faire honneur à ses propres yeux, que pour se conserver dans l'estime de son amie, & pour justifier son jugement. Que ce bût puisse toujours être le mien ! Alors je vous serai redévable, non-seulement de l'éloge, mais du mérite-même auquel vous croirez le pouvoir accorder ; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui est l'unique plaisir dont je puisse me glorifier.

Mes remerciemens sont aussi vifs qu'ils doivent l'être, pour la diligence de vos dernières dépêches. Que je vous ai d'obligation ! Que j'en ai même à votre honnête message !

fager !

sager ! Ma triste situation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu'il m'est possible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me soupçonnez pas de pouvoir surmonter mes dégoûts pour M. Solmes, aussi longtems qu'il lui manquera de la générosité, de la franchise, de la bonté, de la politesse, & toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. O ma chere ! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame, une femme n'a-t-elle pas besoin, pour ne pas mépriser un mari qui est plus ignorant, qui a l'ame plus basse & l'esprit plus borné qu'elle ; à qui ses prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer ; ou qui ne peut les abandonner sans un déshonneur égal pour celle qui gouverne & pour celui qui se laisse gouverner ! comment supporter un mari tel que je le peins ; quand on supposeroit même que par des raisons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais se voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par d'indignes motifs ! quel moien de vaincre une aversion qui porte sur des fondemens si justes ? Il est bien plus aisé de soutenir une persécution passagère, que de se résoudre à porter une chaîne honteuse & revoltante, dont le poids

debt durer autant que la vie. Si j'étois capable de me rendre, ne faudroit-il pas quitter mes Parens & suivre cet insupportable mari ? Un mois fera peut-être le terme de la persécution ; & le lieu d'un tel mariage seroit un malheur perpetuel. Chaque jour ne luiroit, vraisemblablement, que pour éclairer quelque nouvelle infraction des dévoirs jurés à l'autel.

Il paroît donc, ma chere, que M. Solmes est déjà occupé de sa vengeance ! Tout s'accorde à me le confirmer. Hier au soir, mon effrontée Géolière m'assura que toutes mes oppositions *n'auroient pas plus d'effet qu'une prise de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit une ; que je ferai Madame Solmes ; que je dois me garder par conséquent de pousser la raillerie trop loin, parce que M. Solmes est un homme capable de ressentiment, & qu'il lui a dit à elle-même, que devant être sûrement sa femme, je manquois aux bonnes règles de la politique ; puisque s'il n'étoit pas plus miséricordieux que moi, (c'est le terme de Betty ; j'ignore s'il s'en est servi comme elle) je m'exposois à des repentirs qui pourroient durer jusqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en est assez sur un homme, qui, suivant le recit de Sir Harry Downeton, a
toute

toutte l'insolence de son sexe, sans une seule qualité qui puisse la rendre supportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace, depuis la visite qu'il vous a rendue ; ce qui fait trois, avec celle que j'avois laissée sans réponse. Je ne doutois pas qu'il n'en ressentit quelque chagrin ; mais, dans sa dernière, il se plaint de mon silence en termes fort hauts. C'est moins le stile d'un amant soumis, que celui d'un protecteur méprisé. Son orgueil paroît mortifié de se voir forcé, dit-il, à roder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un espion, dans l'espérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un misérable logement, sans remporter aucun fruit de ses peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ses trois lettres & la copie de la mienne ; mais voici en substance ce que je lui écrivis hier :

Je lui fais un reproche fort vif de m'avoir menacée, par votre moien, de se procurer une explication avec M. Solmes ou avec mon frere. Je lui dis „ qu'il „ me croit apparemment d'humeur à tout „ souffrir ; qu'il ne lui suffit pas que je sois „ exposée aux violences continuelles de ma „ propre famille, & qu'il faut que je sup- „ porte aussi les siennes ; qu'il me paroît fort

G 5

„ extraor-



„ extraordinaire qu'un esprit violent menace
 „ de s'emporter à des témérités qui ne peu-
 „ vent être justifiées, & qui m'intéressent
 „ d'ailleurs beaucoup moins que lui, si je ne
 „ fais pas quelque chose d'aussi téméraire, du
 „ moins, par rapport à mon caractère & à
 „ mon sexe, pour le détourner de ses réso-
 „ lutions : je lui fais même entendre, que
 „ de quelque manière que je pense sur les
 „ malheurs qui arriveroient à mon occasion,
 „ il peut se trouver des personnes, qui, dans
 „ la supposition qu'il soit capable de la témé-
 „ rité dont il menace M. Solmes, ne regré-
 „ teroient pas beaucoup de se voir délivrées
 „ de deux hommes, dont la connoissance
 „ auroit causé toutes leurs disgraces. „

C'est parler naturellement, ma chere,
 & je m'imagine qu'il y donnera lui-même
 une explication encore plus nette.

Je lui réproche son orgueil, à l'occasion
 des pas qu'il fait pour trouver mes lettres &
 qu'il relève avec tant d'affectation. Je le
 raille sur ses riches comparaisons d'espion &
 de voleur ; „ il n'a pas raison, lui dis-je,
 „ de trouver sa situation si dure, puisque
 „ dans l'origine il ne doit en accuser que ses
 „ mauvaises mœurs, & qu'au fond, le vice
 „ efface les distinctions & ravalle l'homme
 „ de qualité au niveau de *la canaille*. En-
 „ suite,

„ suite, je lui déclare qu'il ne doit jamais
„ attendre d'autre lettre de moi, qui puisse
„ l'exposer à des fatigues si désagréables.

Je ne le ménage pas plus sur les vœux &
les protestations solennelles, qui lui coûtent
si peu dans l'occasion. Je lui dis,
„ que ce langage fait d'autant moins d'im-
„ pression sur moi, que c'est déclarer lui-
„ même qu'il croit en avoir besoin, pour
„ suppléer aux défauts de son caractère;
„ que les actions sont les seules preuves que
„ je connoisse, lorsqu'il faut juger des inten-
„ tions, & que je sens de plus en plus la né-
„ cessité de rompre toute correspondance
„ avec un homme, dont il est impossible
„ que mes amis approuvent jamais les soins,
„ parce qu'il est incapable de le mériter:
„ qu'ainsi, puisque sa naissance & son bien
„ le mettront toujours en état, si la réputa-
„ tion de ses mœurs n'est pas un obstacle,
„ de trouver une femme qui, avec une for-
„ tune au moins égale à la mienne, aura
„ plus de conformité avec lui dans ses goûts
„ & ses inclinations, je le prie, & je lui
„ conseille de renoncer à moi; d'autant
„ plus, que pour le dire en passant, ses mé-
„ nages & ses impolitesse à l'égard des mes-
„ amis, me donnent lieu de conclure qu'il
„ entre

„entre plus de haine pour eux que de confi-
„dération pour moi dans sa persévérance.

Voilà, ma chere, la récompense que j'ai cru devoir accorder à tant de peines qu'il fait valoir. Je ne doute pas qu'il n'ait assez de pénétration pour observer, qu'il est moins redévable de notre correspondance, à mon estime, qu'aux rigueurs que j'essuie dans ma famille. C'est précisément ce que je voudrois lui persuader. Plaisante Divinité, qui exige, comme l'Idole Molock, que la raison, le devoir & la discrétion soient sacrifiées sur ses autels!

L'opinion de votre mere est que mes amis se relâcheront. Fasse le Ciel qu'ils se relâchent! mais mon frere & ma soeur ont tant d'influence dans la famille, sont si déterminés, si picqués d'honneur à l'emporter, que je désespère de ce changement. Cependant s'il n'arrive point, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embrasser toute protection dont je n'aurois pas de déshonneur à craindre, pour me delivrer d'un côté, des persécutions présentes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage sur moi. Je suppose toujours qu'il ne me reste point d'autre ressource; car, avec la moindre espérance, je regarderois ma fuite comme une action des plus inexcusables,

bles, quelque honneur & quelque sûreté que je pussé trouver dans mes protections.

Malgré ces sentimens, que je crois aussi justes qu'ils sont sincères, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne fais pas ce que j'aurois fait si votre avis eût été fixe & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chere, de mes différentes agitations, à la lecture de votre lettre : lorsque dans un endroit, vous m'avertissez du danger dont je suis menacée chez mon oncle ; que dans un autre, vous avoüez que vous n'aurez pas été capable de souffrir tout ce que j'ai souffert, & que vous préféreriez tous les maux possibles, à celui d'épouser un homme que vous haïriez ; que dans un autre néanmoins, vous me représentez ce que ma réputation auroit à souffrir aux yeux du public, & la nécessité où je serois de justifier ma conduite aux dépens de mes proches : que d'un autre côté, vous me faites envisager la figure indécente que je serois dans un mariage forcé, obligée de prendre un visage tranquille, de prodiguer de fausses caresses, de faire un personnage d'hipocrîte, avec un homme pour lequel je n'aurois que de l'aversion, & que mes déclarations passées autant que le sentiment de son indignité propre (s'il étoit capable du
moins



moins de ce sentiment) rempliroit d'une juſte défiance ; la néceſſité où vous jugez que je ſerois de lui témoigner d'autant plus de tendreſſe que je m'y ſentirois moins diſpoſée ; une tendreſſe, ſi j'étois capable de cette diſſimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puisqu'il ſeroit trop viſible que l'amour du caractère ou de la figure n'y auroit aucune part : ajoutez la baſſeſſe de ſon ame ; le poiſon de la jaloſie qui l'infecteroit bientôt ; ſa répugnance à pardonner, entretenue par le ſouvenir des marques de mon averſion & d'un mépris que j'ai fait éclater volontairement pour éteindre ſes deſirs ; une préférence déclarée par le même motif, & la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme ſur laquelle il auroit acquis un empire tyrannique.... ſi vous m'aviez vue, diſje, dans toutes les agitations dont je n'ai pû me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irréſolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez ſur moi, & vous auriez eu raiſon de croire que ſi vos conſeils avoient été plus poſitifs, je me ſerois laiſſée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet
aveu,

aveu, ma chere, que je suis bien justifiée sur ces saintes loix de l'amitié, qui demandent une parfaite ouverture de cœur; quoique ma justification se fasse peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, après de nouvelles considérations, je repète, qu'aussi longtems qu'il me sera permis de demeurer dans la maison de mon pere, il n'y aura que les dernières extrémités qui puissent me la faire quitter; & que je ne m'attacherai qu'à suspendre, s'il est possible, par d'honnêtes prétextes, l'ascendant de mon mauvais sort jusqu'au retour de M. Morden. En qualité d'exécuteur, c'est une protection à laquelle je puis m'abandonner sans reproche; enfin, je ne me connois pas d'autre espérance, quoique mes amis semblent s'en défier. A l'égard de M. Lovelace, quand je serois sûre de sa tendresse, & même de sa réformation, accepter la protection de sa famille, c'est accepter la sienne. Pourrois-je me dispenser de recevoir ses visites, dans la maison de ses tantes? Ne seroit-ce pas me jeter dans la nécessité d'être à lui, quand je découvrerois de nouvelles raisons de le fuir en le voiant de plus près? C'est une de mes anciennes observations, qu'entre les deux sexes, la distance sert à se tromper mutuellement. O
ma

ma chere ! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir sage ? Quels soins n'ai-je pas apportés à choisir ou à rejeter tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur ? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l'apparence que toute ma sagesse n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu'on attend de moi ce qu'on n'attendroit pas de beaucoup d'autres femmes. C'est une leçon, que je reçois à ce titre. Je sens que pour ma réputation, envain mon cœur seroit content de ses motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaise volonté d'un frere, c'est un cas ordinaire dans les divisions d'intérêt. Mais lorsqu'on ne peut accuser un frere coupable, sans faire tomber une partie du reproche sur les duretés d'un pere ; qui pourroit se résoudre à se délivrer du fardeau pour en charger une tête si chere ? Et, dans toutes ces suppositions, la haine que M. Lovelace porte à chaque personne de ma famille, quoiqu'elle ne soit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroît-elle pas extrêmement choquante ? N'est-ce pas une marque qu'il y a dans son naturel quelque chose d'implacable, comme d'extrêmement impoli ? & quelle

quelle femme au monde pourroit penser à se marier, pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec sa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, & lassé moi-même, je quitte la plume.

* * *

M. Solmes est ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles, ne s'éloignent pas davantage. Il se machine quelque chose contre moi, je n'en ferois douter. Quel état! d'être sans cesse en alarme, & de voir une épée nue qui nous pend sur la tête.

Je ne suis informée de rien que par l'insolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle est autorisée. Quoi? Mifs, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez qu'il faudra partir lorsque vous y penserez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curiosité sur l'emploi que je fais de mon tems. Elle y mêle souvent l'outrageante question de mon frere, si je ne m'occupe pas à composer l'histoire de mes souffrances?

T. II. P. I.

H

Mais



Mais je suis faite à ses discours, & c'est le seul moien que j'aie d'apprendre, avant l'exécution, les desseins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuse sur ses ordres, lorsqu'elle pouffe trop loin l'impertinence, je l'écoute patiemment; quoique ce ne soit pas sans quelque soulèvement de cœur.

Je m'arrête ici, pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chere.

CL. HARLOVE.

Ce qui suit étoit écrit sur l'enveloppe avec un craion, à l'occasion de la lettre suivante, que Miss Clarisse trouva au dépôt en y portant la sienne.

Je trouve votre seconde lettre d'hier. Je remercie beaucoup votre mere, des avis obligeans que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.



LET-